CD, compte rendu critique. DVORAK : STABAT MATER (Belohlavek, Prague mars 2016, 1 cd Decca)

CD, compte rendu critique. DVORAK : STABAT MATER (Belohlavek, Prague mars 2016, 1 cd Decca). Etrangement la Philharmonie Tchèque / Czech Philharmonic sonne démesurée dans une prise de son à la réverbération couvrante qui tant à diluer et à noyer le détail des timbres, comme le relief des parties : orchestre, solistes, choeur (Prague Philharmonic Choir). Heureusement, la direction tendre du chef **Jiri Belohlavek** (récemment décédé : il s'est éteint le 31 mai 2017) évite d'écraser et d'épaissir, malgré l'importance des effectifs et le traitement sonore plutôt rond et indistinct. C'est presque un contresens pour une partition qui plonge dans l'affliction la plus déchirante, celle d'un père (Dvorak) encore saisi par la perte de ses enfants Josefa en septembre 1875, puis ses ainées : Ruzenka et Ottokar.

Fini en 1877, créé à Prague en 1880, le Stabat Mater imposa un tempérament puissant, à la fois naïf et grandiose, qui alors, confirmait l'enthousiasme de Brahms (très admiratif la Symphonie n°3 de Dvorak). L'étonnante franchise et sincérité de la paritition valurent partout où elle fut créée, un triomphe à son auteur (dont à Londres où il dirigea lui-même la fresque bouleversante en 1884). Comme le Requiem de Verdi, aux dimensions elles aussi colossales, le Stabat Mater de Dovrak n'en oublie pas l'humanité et l'intimité de son sujet : la ferveur à la Vierge de compassion et de douleur ne pourrait

s’exprimer sans pudeur et délicatesse.

C’est pourquoi l’oeuvre alterne constamment entre le désir de paix et d’acceptation, et la profonde déchirure de la douleur et du sentiment immense, irrépressible d’impuissance comme d’injustice. Très libre quant à la liturgie, – comme Brahms et l’élaboration de son Requiem Allemand, Dvorak façonne son Stabat Mater comme un hymne personnel à la Vierge douloureuse, réconfortante, admirable.

L’Ampleur et l’épaisseur brahmsienne s’invitent ainsi dans la tenue de l’orchestre du cd2 – parfois trop solennelle, écrasante même, particulièrement dans l’intro pour l’air de ténor (avec choeur) : « Fac me vere tecum flere », d’une atténuation plus tendre grâce au timbre héroïque et très rond du ténor américain **Michael Spyres** ; air de compassion, aux côtés de la mère endeuillée, face au Fils crucifié, rempli de recueillement et aussi de volonté parfois coléreuse… Là encore, le chanteur américain soigne sa ligne, arrondit les angles, caresse et rassérène…

Après la séquence purement chorale (tendresse souple du choeur évoquant Marie / plage 2, cd2), le duo soprano et ténor (VIII. Fac ut portem Christi mortem / Fais que supporte la mort du Christ) affirme la très forte caractérisation des parties solistes (lumineuse et fragile vorie séraphique **Eri Nakamura**) ; leur duo exprime le désir des solistes : supporter l’affliction née du deuil et de la perte, emportant tout l ‘effectif. Les deux voix s’engouffrent dans la peine divine et la souffrance du Fils. Soprano et ténor trouvent l’intonation juste, entre déploration et pudique exhortation, mais elles sont souvent noyées dans le magma orchestral (la prise de son est vraiment indigne).

Plus énergique et presque conquérant, l'air de l'alto **Elisabeth Kulman** (Inflammatus), prenant à témoin aussi la Vierge courageuse et compatissante affirme le beau tempérament de la chanteuse au timbre noble et rond, très respectueuse de l'intériorité mesurée de cet andante maestoso : la voix écarte toute solennité, elle intensifie la prière individuelle d'une fervente « réchauffée par la grâce », adoratrice apaisée de Marie, dans l'atténuation finale d'une douleur enfin mieux vécue.

Le chef trouve des accents plus pointillistes à l'orchestre et idéalement accordés au quatuor vocal, à la fois attendri et sincère dans des accents plus francs et directs ; toujours, le geste semble mesurer l'ampleur du dolorisme que la mort implacable et injuste suscite (vague du collectif renforcé par le choeur grandiose), alterné par une prière fervente très incarnée, soudainement lumineuse à l'énoncé du Paradis promis à l'âme éplorée.

Jiri Belohlavek force le trait dans la solennité, conférant à la fresque de Dvorak, une épaisseur majestueuse, quasi beethovénienne (Missa Solemnis) et une très forte charge introspective (Brahmsienne).

Le finale est une arche plus impressionnante et spectaculaire (de surcroît dans un espace très réverbéré) que retenue ; et le chef joue sur le grandiose des effectifs en nombre. Malgré la spatialisation large et la prise de son diluée, Belholavek trouve l'intonation juste dans les dernières mesures aux cordes qui dessinent l'espoir d'une aube nouvelle, résolvant la charge de tant de ferveur antérieure.

Dans la salle Dvorak au Rudolfinum de Prague, le cérémoniel l'emporte sur la véritable intimité de la ferveur. La fresque parfois démesurée, déborde du sentiment individuel pourtant

contenu dans une partition à la très forte coloration autobiographique. Autour du maestro, les équipes réunies : chœur (rendu ainsi confus par la prise de son indistincte et pâteuse), orchestre, solistes… célèbrent surtout un monument national, et aussi assurément l'engagement d'un chef alors âgé, reconnu pour sa défense du répertoire national. Pour les versions alternatives, avec solistes aussi impliqués et sobres, et surtout choeur enfin détaillé, voyez du côté des chefs Herreweghe, Kubelik et Sinopoli (les deux derniers chez DG). Réalisé quelques semaines avant sa mort, ce Stabat Mater prend des allures de testament artistique du chef principal, détenteur de toute une tradition esthétique que l'on ne peut désormais ignorer.

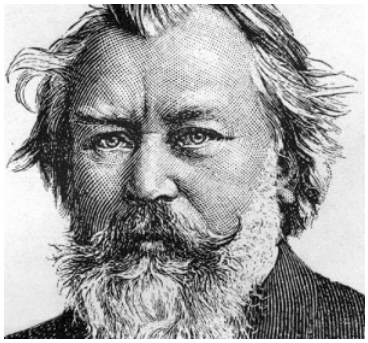
_____

CD, compte rendu critique. DVORAK : STABAT MATER (Belohlavek, Prague mars 2016, 1 cd Decca)

SAINTES. Philippe Herreweghe dirige le Requiem de Brahms

POITIERS. Le 13 octobre 2016. Brahms : Un Requiem allemand. Philippe Herreweghe relit le sommet du romantisme sacré, que signe Brahms en 1871. Requiem personnel. En croyant connaisseur des textes bibliques, Johannes Brahms n'hésita pas à transgresser les règles en opérant lui-même la sélection des prières et chants qu'il souhaitait mettre en musique pour son Requiem. Intitulé Requiem allemand (Ein deutsche Requiem),

l’oeuvre s’écarte ainsi de la tradition en n’étant pas chantée en latin. Sa force et sa ferveur n’en ont que plus d’intensité et d’émotivité, abordant sans ménagements sirupeux, les sujets essentiels que doit affronter le commun des mortels, la mort et la course du temps, la perte des êtres chers, la finitude de toute chose… Il s’agit d’un témoignage personnel traversé par ses impressions et sentiments, par ses expériences personnelles aussi qui ont endeuillé sa propre vie.



Menée par une jeune âme de 21 ans, la composition s’étend sur plusieurs années, de 1854 à 1868. De graves événements en ont marqué la genèse et la couleur particulière, ainsi “Den alles Aleisch” développe l’esquisse d’une sonate écrite au moment de la tentative de suicide de Robert Schumann dont Brahms était très proche. D’autres parties seraient contemporaines de la mort de Schumann (1856) mais Brahms n’a pas précisé lesquelles, d’autres encore auraient été composées dans la suite du décès de sa mère en 1865.

RENONCEMENT, PAIX ULTIME. A Poitiers, l’Orchestre des Champs-Elysées et Philippe Herreweghe jouent Brahms. Premier temps fort de la saison 2016-2017, le sublime Requiem Allemand / Ein deutsche Requiem de Johannes Brahms, partition non liturgique mais témoignage d’estime du jeune Johann pour son aîné tant admiré et estimé, Robert Schumann… En allemand (et non en latin), Brahms détaille avec pudeur et profondeur plusieurs méditations sur la perte d’un être cher, le deuil obligé, la mort, le renoncement au monde et à l’amour. La traditionnelle métamorphose grâce à la musique se réalise en teintes mordorées et scintillante d’autant plus vibratiles grâce au format et au caractère spécifiques des instruments anciens : de l’angoisse et de la douleur à l’espérance finale, où se précise la promesse d’une vie sereine et éternelle. Philippe Herreweghe retrouve la puissance d’une partition de l’intime, sertie et constellée de joyaux d’une rare pudeur : Brahms rend

un hommage personnel à son « maître » tant aimé ; il lui offre une prière faite de pleine conscience et de gravité maîtrisée.



Le chef fondateur de l'Orchestre des Champs-Elysées en résidence au TAP, prolonge ainsi son précédent enregistrement d'Un Requiem Allemand / Ein Deutsches Requiem de Brahms, gravé en 1996. Les fiançailles magiques fêtent en 2016, leurs 25 ans : **la journée spéciale « Cocktail », festival d'un jour autour et par l'Orchestre des Champs-Elysées, le jeudi 9 mars 2017 permettra à Poitiers de retrouver chef et instrumentistes en interaction avec leur public-;** 20 ans plus tard, le geste devrait éblouir par une expérience plus riche, une compréhension nourrie par des années de réflexion et de méditation sur le manuscrit de Brahms. Lecture attendue, événement, d'autant plus appréciée dans l'acoustique exceptionnellement détaillée et claire du Théâtre Auditorium de Poitiers. Avec le Collegium Vocale Gent, Eerens, soprano et Kresimir Strazanac, baryton. **RESERVEZ**

POITIERS, TAP
Jeudi 13 octobre 2016, 20h30
Brahms : Ein Deutsches Requiem / Un Requiem Allemand

Orchestre des Champs-Élysées
Collegium Vocale Gent
Ilse Eerens, soprano
Krešimir Stražanac, baryton

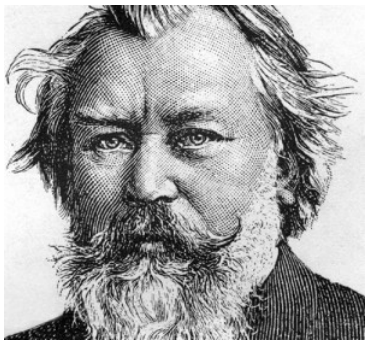
Philippe Herreweghe, direction

RESERVEZ VOTRE PLACE

Toutes les infos et les modalités de réservation sur le site du TAP Poitiers / saison 2016 – 2017

POITIERS. Philippe Herreweghe dirige Un Requiem Allemand de Brahms

POITIERS. Le 13 octobre 2016. Brahms : Un Requiem allemand. Philippe Herreweghe relit le sommet du romantisme sacré, que signe Brahms en 1871. Requiem personnel. En croyant connaisseur des textes bibliques, Johannes Brahms n'hésita pas à transgresser les règles en opérant lui-même la sélection des prières et chants qu'il souhaitait mettre en musique pour son Requiem. Intitulé Requiem allemand (Ein deutsche Requiem), l'oeuvre s'écarte ainsi de la tradition en n'étant pas chantée en latin. Sa force et sa ferveur n'en ont que plus d'intensité et d'émotivité, abordant sans ménagements sirupeux, les sujets essentiels que doit affronter le commun des mortels, la mort et la course du temps, la perte des êtres chers, la finitude de toute chose… Il s'agit d'un témoignage personnel traversé par ses impressions et sentiments, par ses expériences personnelles aussi qui ont endeuillé sa propre vie.



Menée par une jeune âme de 21 ans, la composition s'étend sur plusieurs années, de 1854 à 1868. De graves événements en ont marqué la genèse et la couleur particulière, ainsi "Den alles Aleisch" développe l'esquisse d'une sonate écrite au moment de la tentative de suicide de Robert Schumann dont Brahms était très proche. D'autres parties seraient contemporaines de la mort de Schumann (1856) mais Brahms n'a pas précisé lesquelles, d'autres encore auraient été composées dans la suite du décès de sa mère en 1865.

RENONCEMENT, PAIX ULTIME. A Poitiers, l'Orchestre des Champs-Elysées et Philippe Herreweghe jouent Brahms. Premier temps fort de la saison 2016-2017, le sublime Requiem Allemand / Ein deutsche Requiem de Johannes Brahms, partition non liturgique mais témoignage d'estime du jeune Johann pour son aîné tant admiré et estimé, Robert Schumann… En allemand (et non en latin), Brahms détaille avec pudeur et profondeur plusieurs méditations sur la perte d'un être cher, le deuil obligé, la mort, le renoncement au monde et à l'amour. La traditionnelle métamorphose grâce à la musique se réalise en teintes mordorées et scintillante d'autant plus vibratiles grâce au format et au caractère spécifiques des instruments anciens : de l'angoisse et de la douleur à l'espérance finale, où se précise la promesse d'une vie sereine et éternelle. Philippe Herreweghe retrouve la puissance d'une partition de l'intime, sertie et constellée de joyaux d'une rare pudeur : Brahms rend un hommage personnel à son « maître » tant aimé ; il lui offre une prière faite de pleine conscience et de gravité maîtrisée.



Le chef fondateur de l'Orchestre des Champs-Elysées en résidence au TAP, prolonge ainsi son précédent enregistrement d'Un Requiem Allemand / Ein Deutsches Requiem de Brahms, gravé en

1996. Les fiançailles magiques
fêtent en 2016, leurs 25 ans : **la journée spéciale « Cocktail », festival d'un jour autour et par l'Orchestre des Champs-Elysées, le jeudi 9 mars 2017 permettra à Poitiers de retrouver chef et instrumentistes en interaction avec leur public-;** 20 ans plus tard, le geste devrait éblouir par une expérience plus riche, une compréhension nourrie par des années de réflexion et de méditation sur le manuscrit de Brahms. Lecture attendue, événement, d'autant plus appréciée dans l'acoustique exceptionnellement détaillée et claire du Théâtre Auditorium de Poitiers. Avec le Collegium Vocale Gent, Eerens, soprano et Kresimir Strazanac, baryton. **RESERVEZ**

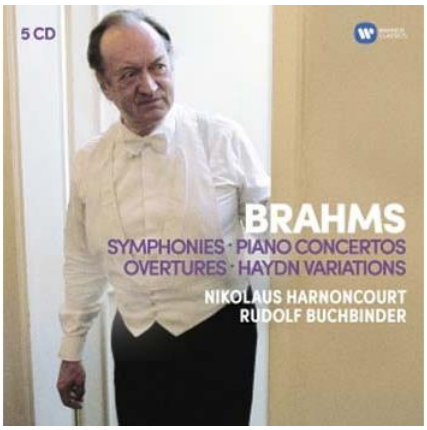
POITIERS, TAP
Jeudi 13 octobre 2016, 20h30
Brahms : Ein Deutsches Requiem / Un Requiem Allemand

Orchestre des Champs-Élysées
Collegium Vocale Gent
Ilse Eerens, soprano
Krešimir Stražanac, baryton

Philippe Herreweghe, direction

RESERVEZ VOTRE PLACE
Toutes les infos et les modalités de réservation sur le site du TAP Poitiers / saison 2016 – 2017

Cd, coffret. Nikolaus Harnoncourt : Brahms (Symphonies 1, 2, 3, 4, concertos pour piano 1 et 2, 1996-1999, 5 cd Warner classics)



Cd, coffret. Nikolaus Harnoncourt : Brahms (Symphonies 1, 2, 3, 4, concertos pour piano 1 et 2, 1996-1999, 5 cd Warner classics). Ce q'un baroqueux peut apporter dans la tenue des orchestres modernes et dans le répertoire romantique… Warner classics nous régale le premier, parmi les labels classiques historiques à célébrer l'héritage du Maître regretté **(décédé en mars 2016 : décès de Nikolaus Harnoncourt**), en dévoilant ce souci particulier sur le métier romantique : avec les instrumentistes de l'Orchestre Philharmonique de Berlin (en 1996, 1997) et pour les Concertos pour piano avec ceux du Royal Concertgebouw Amsterdam (live de 1999, dans une prise de son idéale); voici 5 cd étapes majeures pour un Brahms symphonique et concertant, dépoussiéré. 5 cd pour évaluer tout ce que peut apporter un chef historiquement informé, et l'un des plus aguerris, libre, inventif, visionnaire en la matière, soit Nikolaus Harnoncourt au travail, dévoilant de nouveaux trésors d'exécution et de réalisation souple, articulée, –

avec les musiciens sur instruments modernes du Berliner Philharmoniker : la démarche est d'autant plus légitime que s'agissant de Johannes, – dernier romantique, et si proche de Schumann, il s'agit d'une écriture qui regardent toujours vers le passé, Beethoven (son dieu) et au delà, bien avant, le raffinement inédit qu'apporte le chef Baroqueux, pionnier de la Révolution sur instruments d'époque, et auteur d'un intégrale Beethoven sur instruments d'époque (Orchestre de chambre d'Europe-, toujours indépassée, chez Teldec) se révèle porter d'une énergie affûtée renouvelée, avec un rapport bois, cordes repensé dan sel sens de la clarté concertante (ce dès le début des variations sur un thème de Joseph Haydn cd1). De même le début de la Symphonie n°1 portée pressée par un flux incandescent d'une urgence inéluctable brille singulièrement par l'équilibre instrumental et la balance nouvellement élaborée qui met en avant les vents et les bois (flûtes et hautbois), jaillissement de l'harmonie qui colore spécifiquement l'énergie vitale de cette entrée en matière qui résonne et s'enfle avec en une sorte d'extase tragique… (Live réalisée à la Philharmonie de berlin en décembre 1996). Tout est dit dans cette fabuleuse narration jamais démonstrative mais intérieure dont l'acuité des timbres, et une nouvelle motricité entre le pupitres soulignent la filiation beethovénienne qui structure de l'intérieur et de façon organique, les 4 Symphonies de Brahms. Toujours en 1996, les Symphonie 2 et l'Ouverture tragique (live de 1996) souligne ce travail spécifique sur la couleur et l'intensité des bois et des vents sur des cordes résolument transparentes : d'ailleurs, Harnoncourt a beaucoup travailler avec les instrumentistes la résolution des phrases en une seul tenue d'archet. L'agilité de la main droite a été un point fondamentale de cette approche régénérative.



Un an plus tard (cd 3, 1997), les mêmes réalisent le dramatisme tellurique de la n°3 : le chant des bois et de cuivres sur la mer des cordes, cette intelligibilité des pupitres allège considérablement l'allant de texture, fonde l'acuité d'une direction soucieuse d'articulation (clarinette, basson, hautbois…) et aussi d'élégance dans la tenue générale des cordes. La ligne de la clarinette (en dialogue avec le cor…) est particulièrement soignée, prête vive d'une sensibilité suprême au timbre. L'Allégretto qui ouvre telle une aurore pleine de promesses et de plénitudes éphémères, l'admirable n°4 opus 98, confirme le raffinement instrumental qu'apporte la vision de Harnoncourt (même détail et vibration dans l'Andante moderato qui suit) quand l'Allegro giocoso est porté au pieds de la lettre, vif, palpitant, d'une nervosité réjouissante. Enfin le cd 4, ajoute le bénéfice de ce geste aéré, précis, nerveux dans la forme concertante, celle du Concerto n°1 opus 15, taillé comme un diamant vif argent ; où l'ouverture est saisissante d'acuité expressive, un lever de rideau qui impressionne et bouleverse par sa sincérité ; d'autant que la prise de son est d'une richesse de restitution remarquable (jusqu'aux bruits des instruments, et des partitions que l'on feuillète sur les pupitres !) : enregistré en décembre 1999, à Amsterdam avec le Concertgebouw d'Amsterdam, le geste d'Harnoncourt séduit par ses temps ralentis, la profondeur qui s'en dégage aussitôt, une

équilibre entre plénitude et urgence, langueur, désespoir (Adagio); un bouillonnement et une tendresse mêlés formant un superbe bain d'émotions et de sentiments qui déferlent, affleurent, se déploient avec un naturel irrésistible : l'orchestre ainsi dirigé compose un tapis et un écrin idéal pour le piano certes sensible mais moins inspiré, habité du soliste Rudolf Buchbinder (beaucoup moins nuancé et suggestif que le chef). Ce que parvient à réaliser le chef avec les instrumentistes reste saisissant. Réellement impressionnant. Dans le cd 5, le Concerto pour piano n°2 y cultive les mêmes qualités : vibration superlative de l'orchestre, d'une hauteur poétique irrésistible, d'un dramatisme attentif et contrasté, auquel répond le jeu parfois épais et percussion à outrance du soliste. Harnoncourt chez Brahms fut captivant : ces 5 cd le démontrent sans réserve. Magistrale révélation ou confirmation s'agissant du Baroqueux chez le plus romantique des Romantiques germaniques. Incontournable.

Cd, coffret. Nikolaus Harnoncourt. BRAHMS : Symphonies, Concertos pour pianos, Variations, Ouvertures. Berliner Philharmoniker (1996-1997), Royal Concertgebouw Orchestra Amsterdam (Live de 1999). 5 cd Warner classics. 0190295 975104. CLIC de CLASSIQUENEWS de septembre 2016.

Compte rendu, concert. Tours, Opéra. Le 5 décembre 2015. Brahms : Concerto pour piano

n°2. R. Strauss, Ravel. Adam Laloum, piano. Orch. Région Centre-Val de Loire Tours. Jean Yves Ossonce, direction.



Le clou de ce dernier programme symphonique à l'Opéra de Tours est le **2ème Concerto pour piano de Johannes Brahms**. Soliste annoncé, le lauréat du Prix Clara Haskil 2009, Adam Laloum (né en 1987), élève au CNSMD de Paris, de Michel Béroff. **Adam Laloum**, le poète des pianistes français et certainement le plus méditatifs d'entre tous fait l'affiche de ce concert prometteur : on sait jusqu'à quels piani introspectifs le chef **Jean-Yves Ossonce** (dont le public de Tours vit le dernier cycle symphonique ici même depuis l'annonce de démission) aime conduire son orchestre tourangeau : telle capacité allusive, jouant sur le murmure timbré, mettant en avant la couleur de chaque instrument exposé, s'est entendue précédemment dans des Tchaïkovski pour nous devenus mémorables (LIRE notre compte rendu de la Symphonie n°6 de Tchaikovski en novembre 2014 par Jean-Yves Ossonce). La combinaison du pianiste déjà invité à Tours et du maestro sur la scène de l'Opéra pouvait nous laissait espérer l'impossible.

Or l'alchimie a bien eu lieu … et le jeu miroitant, diaphane, ciselé, d'une tendresse enfantine et amoureuse surtout dans l'Andante du jeune pianiste français s'est déployé sans masque si ce n'est celui assumé de la pudeur. Tout le Concerto pour piano n°2 de Brahms d'une ampleur symphonique affirmée (avec ses 4 mouvements), laisse pourtant le chant du clavier s'épanouir, entre la tragédie sombre à peine voilée, la

digression facétieuse (en particulier dans le dernier mouvement grazioso où scintille les motifs populaires, rythmes hongrois réservés aux cordes), et au cœur de la sensibilité brahmsienne, une hypersensibilité affective qui est la clé de cette noblesse qui retourne toujours à l'intime et à la pudeur blessée. L'agilité faune, la versatilité dynamique, la caresse du piano d'Adam Laloum font le miel d'une soirée d'une très haute musicalité à Tours où chaque mouvement berce par une sincérité de ton qui d'un épisode à l'autre, rétablit la grande cohérence du cycle orchestral dans son entier.

On sait gré au chef de nous servir avec une finesse d'élocution ténue, l'admirable combinaison de certains timbres appareillés (cor évidemment, hautbois, sans omettre le violoncelle au début et à la fin de l'Andante qui respire alors au diapason du clavier complice : mêmes vibrations accordées entre les deux instruments. Un très grand moment de plénitude … purement musicale (pour plaire au critique Eduard Hanslick, défenseur acharné et souvent partisan de Brahms). Le piano enivré, extatique, parfois rugissant d'Adam Laloum s'accorde à l'engagement du chef. Ce Brahms ambivalent, à la fois solaire et crépusculaire, combinant la ténèbre et la grâce lumineuse ressuscite ainsi en un acte d'une complicité accomplie.



Compte rendu, concert. Tours, Opéra. Le 5 décembre 2015. Brahms : Concerto pour piano n°2. R. Strauss, Ravel. Adam Laloum, piano. Orch. Région Centre-Val de Loire Tours. Jean Yves Ossonce, direction.

Prochain événement à l'Opéra de Tours : **La Belle Hélène d'Offenbach, les 26,27,30 et 31 décembre 2015. LIRE notre présentation complète** : … Elégance, souplesse, ivresse mélodique … pour Pisani, La Belle Hélène rassemble toute les qualités d'une grande œuvre : une opérette dont la subtilité se rapproche de l'opéra; politiques véreux mais très arrogants, déesses dévergondées et bergers complices portés sur la cabriole… Divertissement certes, mais Offenbach comme Rameau dans sa formidable Platée (préfiguration de la future comédie musicale à venir, déjà en 1745….) nous tend le miroir : la société portraiturée dans La Belle Hélène sous couvert de gags à gogo et de tableaux délirants …

CD, compte rendu critique. Coffret Brahms : complete orchestral music. Integrale de la musique pour orchestre. Riccardo Chailly, direction. Gewandhaus Orchester Leipzig. 7 cd Decca (2006-2014)

CD, compte rendu critique. Coffret Brahms : complete orchestral music. Integrale de la musique pour orchestre. Riccardo Chailly, direction. Gewandhaus Orchester Leipzig. 7 cd Decca (2006-2014). Enregistrée en plusieurs coffrets séparés selon le calendrier des enregistrements réalisés, cette intégrale Brahms par Riccardo Chailly prend forme en un coffret unique édité par Decca (7 cd). Avec sa récente intégrale Beethoven, Chailly impressionne par une ampleur du son, une puissance qui sait aussi préserver le détail et une certaine clarté ; tout est canalisé pour l'opulence d'un dramatisme brûlé qui compose dans une discographie une voie mediane, équilibrée qui s'affirme comme une référence jamais décevante. Soucieux de clarté et de lisibilité, le Brahms de Chailly sait trancher, caractériser sans épaisseur et cette

surenchère produisant bien souvent une pâte déclamée, ampoulée, finalement indigeste. Chailly revient à l'architecture primitive et originelle du Brahms bâtisseur, prolongeant comme personne l'invention des formes depuis Beethoven. Comparé à ses premières lectures des Symphonies avec l'autre Gewandhaus (d'Amsterdam), le geste forgé et peu à peu sculpter à Leipzig, comme profitant de la révolution interprétative opérée sur Bach, a conçu une direction plus légère et transparente dont la sensibilité instrumentale régénérée, exalte les sens et fait la réussite par exemple du mouvement lent (Andante) du Concerto pour piano n°2 (1881, cd 7), de loin la lecture la plus intéressante, profitant aussi il est vrai de l'exceptionnelle Nelson Freire (Live de 2005).



Directeur musical du Gewandhaus de Leipzig depuis 2005, **Riccardo Chailly** signe donc une intégrale qui malgré certains passages à vide, comporte des instants de grâce, comme suspendus, portés par cet idéal personnel de la lisibilité et de la clarté qui n'empêche ce que nous aimons tant chez Brahms, l'ivresse et l'extase tendre, jaillissement éperdu d'une innocence préservée, intacte malgré les blessures tues, les traumatismes (écouter ce même Andante et la place accordée au chant du violoncelle : un instant de grâce).

L'intégrale Brahms de Chailly demeure une leçon de musicalité respectueuse, soucieuse d'articulation et de lisibilité…

Vertus de la clarté allégée

C'est un Brahms plus nerveux, et osons dire même audacieux au sens d'un Beethoven : les coups de timbales qui ouvrent la Première Symphonie ne signifient-ils pas voici l'aube d'un monde nouveau comme Beethoven le dit lui-même au terme de son

propre cycle symphonique dans sa 9ème ? Chailly retrouve ainsi le Brahms moderne et on pas classique, celui expurgé de la tradition fin XIXè et mi XXème, hérité de ses meilleurs défenseurs Toscanini, Félix Weingartner. Brahms l'inventeur de formes nouvelles, capable de surprendre par un itinéraire harmonique et rythmique neuf, résolument improbable, Brahms le réformiste ; voilà le visage qui s'inscrit en lettres d'or sur le coffret Chailly : n'écoutez que le début et son développement de la Symphonie n°1 (vrai poco sostenuto des cordes et transparence légère pour plus de mordant et d'âpreté voire de lumière dans cet irrépressible allant tragique initial) pour comprendre les apports du geste dépoussiéré, allégé, nerveux, jamais surexpressif du chef italien. Sans perdre la puissance et le sentiment de la carrure colossale, le chef ajoute et soigne de bout en bout, le relief d'une lisibilité entre les pupitres qui reprécise la direction de l'architecture, les justes proportions entre les pupitres. La Symphonie n°3 dès le début peut ainsi compter sur une parfaite précision lisible des bois qui citent avec d'autant plus de vitalité, la référence aux motifs folkloriques si présents dans le tissu brahmsien. La construction globale, l'édifice de Symphonies en Symphonies dévoilent par un geste précis, affiné, des arêtes vives, des passages et des modénatures insoupçonnées (lissées ou expédiées par les chefs moins scrupuleux). Complément exaltants à la clarté architecturale des 4 Symphonies, les œuvres concertantes, pour violon ; pour violon et violoncelle, éclairent également un même souci d'élocution : le Concerto en ré (1879) s'impose évidemment parmi les meilleures réussites du coffret. C'est peu dire que le violon de Kavakos transcende le Concerto en ré (prise de 2013) par la finesse sans aucune emphase de son instrument. C'est droit, vif, précis, allégé lui aussi, dans la lumière et d'une clarté absolu (trilles aiguës inouies, d'une ciselure arachnéenne), exprimant la fusion, cet esprit d'effusion souple et tendre unissant orchestre et violon dans une seule et même caresse amoureuse : Leonidas Kavakos est Brahmsien comme Chailly : jamais dans la démonstration et la pure

virtuosité, révélant des couleurs intérieures enfouies, intimes, pudiques d'une infinie douceur.

Même incandescence et même entente partagées par les deux solistes du Double Concerto (live de 2008) : le violoncelle de Truls Mork et le violon de Vadim Repin, vif argents, d'une sobriété éprise d'élégance chambriste, toujours articulée et d'une subtilité d'accents… Les nouveaux réglages de Chailly se ressentent d'autant mieux dans une œuvre qui alterne de façon souvent vertigineuse les parties dévolues à tout l'orchestre et l'incise murmurée et plus ciselée du chant à deux voix. Chambriste et concertant, comme un Concerto grosso, la partition semble différente à tout ce qui fut joué jusque là.



En s'appuyant sur la tradition brahmsienne de l'orchestre de Leipzig, songeons que l'orchestre a créé en 1859 le Premier Concerto pour piano, Riccardo Chailly peut sculpter une sonorité qui a sa base romantique des plus légitimes. En apportant un regard scrupuleux, veillant à la lisibilité des timbres comme des pupitres, le chef réussit son objectif : retrouver un Brahms plus incisif, plus transparent dont le souci de l'architecture et de la couleur se dévoilent magistralement. En somme Brahms était un moderne. Loin des clichés qui en font le suiveur conservateur et orthodoxe de Beethoven, résolument rival de Mahler à Vienne. L'histoire d'un Brahms dépoussiéré s'écrit maintenant grâce à son pionnier désormais incontournable, Riccardo Chailly.

Tracklisting Intégrale pour orchestre de Brahms :

CD1: Symphonie no. 1 op.68; Symphonie no. 3 op.90

CD2: Symphonie no. 2 op.73; Symphonie no. 4 op.98; version alternative du début de la Symphonie n°4

CD3: Ouverture tragique op.81; Intermezzo op.116 no. 4 (arr. Paul Klengel); Intermezzo op.117 no.1 (arr. Paul Klengel); Variations sur un Thème de Haydn op.56a; Liebeslieder-Walzer op.52; Andante, Symphonie no. 1 – première de la version originale; Academic Festival Overture op.80; Danses hongroises nos. 1, 3 & 10

CD4: Serenade no. 1 op.11; Serenade no. 2 op.16

CD5: Concerto pour violon op.77 [Leonidas Kavikos]; Concerto for Violin & Violoncelle op.102 [Vadim Repin, Truls Mörk]

CD6: Concerto pour piano no. 1 op.15 [Nelson Freire]

CD7: Concerto pour piano no.2 in B flat op.83 [Nelson Freire]

Orchestre du Concertgebouw de Leipzig

Leipzig Gewandhausorchester
Riccardo Chailly, direction

CD, compte rendu critique. Coffret Brahms : complete orchestral music. Integrale de la musique pour orchestre. Riccardo Chailly, direction. Gewandhaus Orchester Leipzig. 7 cd Decca 4788994 (2006-2014). Parution : mi octobre 2015.

CD, compte rendu critique. Brahms : Serenades. Chailly (1 cd Decca)



CD, compte rendu critique. Brahms : Serenades. Chailly (1 cd Decca). C’est avant tout la rencontre (éblouissante) d’un chef et d’un orchestre : l’aventure entre **Riccardo Chailly et les instrumentistes du Gewandhaus de Leipzig** se poursuit sous les cieux enchantés comme ce nouvel opus en témoigne : **Brahms** va idéalement au chef et à l’orchestre allemand : ainsi ses **deux Sérénades**, composées entre 1858 et 1860, dont la force et la vitalité de l’approche ici feraient presque oublier parfois leur déséquilibre structurel, entre épisodes profondément inspirés et vraies longueurs un rien artificielle de musique pure. Le maestro milanais montre à quel point l’écriture raffinée, furieuse, bondissante (à la fois doublement viennoise, mozartienne et beethovénienne) de Brahms regarde en définitive vers la symphonie (la Sérénade 1 est révisée et achevée simultanément à la Symphonie n°1 et elle partage aussi d’indiscutables affinités avec la Symphonie n°3 de Johannes)… Brahms revisite en hommage à Mozart, cet esprit de l’élégance virtuose mozartienne, esprit de divertissement très habilement écrit légué par le XVIIIè. L’élan chorégraphique, la vitalité dansante, l’exaltation toujours légère et transparente attestent de l’excellente santé du Gewandhaus. D’un préjugé tenace les tenants pour des œuvres austères, voire secondaires et d’un moindre fini vis à vis des Symphonies, voici que Chailly très inspiré, capable de galvaniser ses troupes, montre toute l’énergie imprévisible des deux Sérénades qui

dans les mouvements lents, savent aussi exprimer une déchirante nostalgie : les deux Adagios non troppo (celui de la Sérénade 1 frappe par sa caresse méditative en si bémol majeur ; tandis que celui en la mineur de la 2, convainc irrésistiblement par sa densité grave et aérée). Souffler un vent puissant et exalté, d'une impérieuse juvénilité : voilà l'un des aspects et non des moindres de cette lecture en tout point convaincante. La quasi intégrale Brahms par Chailly chez Decca s'affirme bel et bien comme l'une des meilleures réussites symphoniques récentes en Allemagne.

Johannes Brahms (1833-1897) : Sérénades 1 (opus 11) et 2 (opus 16). Gewandhausorchester. Riccardo Chailly, direction. Enregistré à Leipzig en 2014. 1 cd **Decca** 0289 478 6775 3.

Poitiers, TAP. Philippe Herreweghe joue Mendelssohn et Brahms



Poitiers, TAP. Mardi 21 avril 2015, 20h30. Philippe Herreweghe, Patricia Kopatchinskaia. Nouveau jalon finement ciselé sur le plan instrumental, de la saison symphonique à Poitiers. Après les concertos de Schumann et Tchaïkovski, la saison symphonique au TAP de Poitiers se poursuit avec deux autres perles romantiques : le 21 avril, Philippe Herreweghe et les instrumentistes de l'Orchestre des Champs Elysées s'associent au feu ardent de la violoniste moldave Patricia Kopatchinskaia qui, il y a huit ans à Poitiers avait déjà marqué les esprits dans le Concerto de Beethoven. Celle qui joue pieds nus, pour

mieux sentir les vibrations du plateau transmises par les respirations et pulsions de l'orchestre, affirme depuis plusieurs années, une sensibilité féline d'une intensité rare. En seconde partie, l'Orchestre des Champs-Élysées interprète sur instruments d'époque la Symphonie n°2 de Brahms(composée plus de 30 ans après le Concerto de Mendelssohn), dans une configuration proche de la création par l'Orchestre de Meiningen.

Tendresse et lumière de Mendelssohn



Paradoxe de l'art: l'apparente virtuosité masque la simplicité lumineuse de la partition. Souvent, dans le Concerto pour violon n°2 de Mendelssohn, les interprètes ont l'habitude de forcer ou de souligner le brio. Or l'esprit de l'oeuvre ne le commande pas forcément. Les multiples acrobaties de l'archet, font oublier la vraie nature d'une partition tissée de sobriété, d'insouciance voire d'innocence rêveuse et lumineuse, de mesure. Composé de 1838 à 1844, le concerto fut créé par le violoniste Ferdinand David au Gewandhaus de Leipzig, le 13 mars 1845… Mendelssohn, alité, ne put assister à la création de son chef-d'oeuvre. Quand le compositeur fut rétabli, découvrant l'arche ardente et rayonnante de son oeuvre, sous les doigts de Josef Joachim, le 3 octobre 1847, il était presque trop tard… il devait s'éteindre le mois suivant, le 4 novembre 1847, à 38 ans.

Rage et passion de Brahms



En Carinthie, Brahms (44 ans) achève sa lumineuse et tendre Symphonie n°2, créée par Hans Richter à Vienne en décembre 1877: le calme majestueux, d'une éloquence discrète, tendre, presque amoureuse du premier mouvement est un préambule très accessible: le raffinement de l'orchestration (bois, cuivres) renvoie à Beethoven tandis que l'écoulement narratif n'empêche pas une certaine grandeur musclée et carrée propre à la solidité finalement très nordique de Johannes; grave et tendre à la fois, là encore, le sub lime second mouvement est une confession amoureuse, pudique et sensible, d'une intensité rare (adagio ma non troppo : est ce l'hymne amoureux à l'aimée, Clara Schumann ?). Puis, le compositeur revient à la clarté rythmique beethovénienne dans l'Allegretto grazioso quasi andantino où l'esprit enjoué, innocent d'un ländler semble jaillir, premier, vif argent, souvenir aussi de la trépidation mendelssohnienne. C'est peu dire que l'éclat et le rire triomphal du dernier et quatrième mouvement (Allegro con spirito) rappellent le finale de la Jupiter de Mozart (jusqu'à la clarinette noble et élégante prise dans le flux d'une lumineuse envolée). Là aussi, cet amour pour le classicisme distingue l'écriture de Brahms: une vitalité qui traverse tous les pupitres que les chefs gagnent à ne jamais jouer ni tendu ni épais.

Poitiers, TAP. Mardi 21 avril 2015, 20h30.
Brahms, Mendelssohn
Orchestre des Champs-Élysées

Informations
Réservations

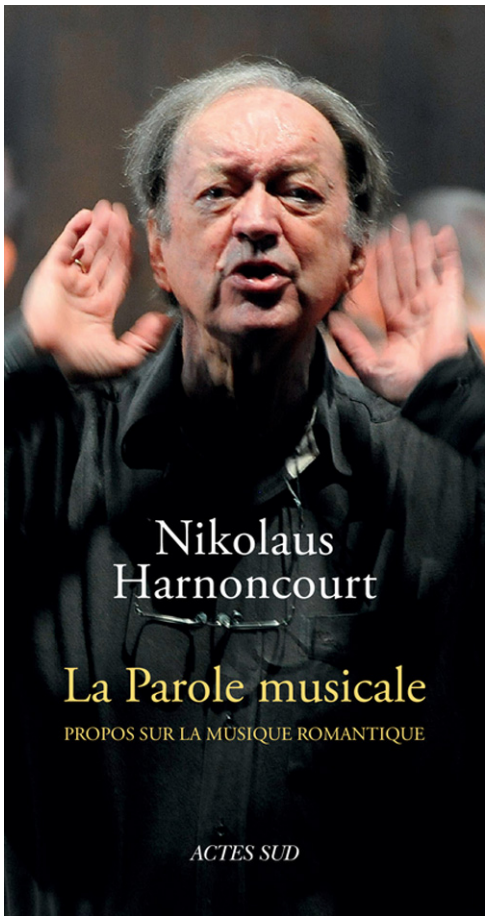
Philippe Herreweghe, direction
Patricia Kopatchinskaia, violon

Felix Mendelssohn : Concerto pour violon en mi mineur op. 64
Johannes Brahms : Symphonie n°2 en ré majeur op. 73

Illustration : Patricia Kopatchinskaja (© Marco Borggreve)

Livres. Nikolaus Harnoncourt : La Parole musicale (Actes Sud)

Livres. Nikolaus Harnoncourt : La Parole musicale (Actes Sud). Coquille sur la couverture : contrairement à ce qui est indiqué, les propos recueillis ici ne concernent pas uniquement les compositeurs romantiques… A moins que Mozart (et ses ultimes Symphonies dont la centrale K550 en sol mineur) soit lui aussi romantique… ce qui nous comblerait de joie (!), car sa modernité et sa sensibilité visionnaire ne peuvent selon nous être rangées dans aucune case… trêve d'observations de détail : car c'est bien de plusieurs textes décisifs et lumineux dont il est question dans ce nouvel opus à propos de Beethoven, Schubert, Schumann, Brahms, Bruckner et même Bizet et Verdi (mais pas de Strauss ni de Mahler : Harnoncourt n'a jamais caché qu'il les jugeait l'un et l'autre « trop bavards »). Comme directeur musical de son festival Styriarte en Autriche, Nikolaus Harnoncourt a pu aborder nombre de compositeurs, lyriques et symphoniques auxquels il a consacré des discours et présentations très détaillés, surtout très militants. Le texte liminaire le plus pertinents demeure celui sur Mozart et le sens profond de sa Symphonie axiale / centrale au sein de la trilogie des trois dernières : 39, 40 et 41 « Jupiter ». **La K 550 en sol mineur** résonne comme une déflagration, par sa sonorité inédite et inclassable qui fait imploser la forme elle-même et le tissu mélodique comme harmonique. Sa signification profonde s'entend avec les deux autres qui l'encadrent. Jamais Harnoncourt, exceptionnel mozartien (il a dirigé les opéras majeurs à Salzbourg) n'a été ici plus argumenté, mieux inspiré, dans un texte rédigé pour les 250 ans de Mozart au Mozarteum de Salzbourg (2006). Pour passer des intentions à la pratique le lecteur se reportera à l'excellent double cd édité simultanément chez Sony classical,



dédié justement au 3 dernières Symphonies conçu comme « un oratorio instrumental », CLIC de classiquenews du mois de septembre 2014.



Au-delà de l'exercice hommage (légitime), Harnoncourt argumente en faveur du sens profond de l'art dont les grandes œuvres doivent demeurées accessibles et vivantes pour le plus grand nombre. Ainsi se précisent les valeurs d'un chef « exemplaire » qui repousse toujours plus loin l'exercice collectif (chef et orchestre) de la musique, comme une expérience humaniste et spirituelle à partager avec les publics. . A travers les textes de conférence et de présentation liés aux éditions du festival Styriarte, mais aussi grâce à l'apport de plusieurs entretiens traduits, le chef Harnoncourt aborde des thèmes variés (De Beethoven à Berg, 1990 ; la rhétorique musicale chez Beethoven, la Missa Solemnis (Salzbourg 1992), les contrastes de Schubert redécouverts… Ainsi se profile aussi une connaissance aiguë de ce qu'est une certaine musique autrichienne typiquement viennoise, de Schubert à Johann Strauss (en passant par Bruckner) : une manière d'écrire la musique et aussi un regard sur la vie où se mêle musique populaire (danses traditionnelles), élégance, nostalgie… Pour comprendre une écriture, il faut évidemment revenir à ses origines et connaître absolument le manuscrit autographe : avant l'édition qui est la variation réductrice et tronquée, les notes manuscrites du compositeurs offrent un champs polysémantique d'une richesse inouïe :la preuve en est donnée chez Bruckner et aussi ici chez Bizet dont la Carmen présente une palette exceptionnellement détaillée de nuances et d'indications dynamiques (hauteur, intensité, durée, caractère de la note ou de la phrase…). Ailleurs pour Harnoncourt, Genoveva de Schumann est un sommet dans le genre opéra psychologique et mental, et Aida de Verdi, de la pure musique de chambre, … même Brahms y paraît tel « un vieux garçon usé ». L'esprit de Nikolaus Harnoncourt n'a jamais cessé d'être depuis ses débuts comme pionniers des relectures

baroqueuses sur instruments anciens, d'une verve neuve, en défricheur et en révolutionnaire : depuis 60 ans de pratique musicale, il ne cesse de nous ouvrir des horizons originaux et passionnants sur les œuvres. Un modèle et une personnalité à part… en ses temps de standardisation et de fadeur. Lecture indispensable.

Nikolaus Harnoncourt : La Parole musicale. Sélection de textes, conférences, entretiens, traduits de l'allemand par Sylvain Fort. Actes Sud Beaux Arts, Hors collection. Septembre, 2014 / 10 x 19 / 240 pages. ISBN 978-2-330-03407-8. Prix indicatif : 22, 00€

Les Symphonies de Brahms



France 2. Brahms : les Symphonies par Zygel. Mardi 12 août 2014, 00h25. Denses et passionnelles mais d'une structure complexe autant qu'équilibrée (comme Beethoven), les quatre Symphonies de Brahms ont l'ivresse échevelée des quatre opus de Schumann (son mentor et ami rencontré à 20 ans), sans omettre sa curiosité pour les motifs populaires, ce qui le rapproche de Schubert. Inauguré avec la création de la Symphonie n°1 en 1876 (l'année du premier Ring de Wagner à Bayreuth), achevé en 1885, le cycle des Symphonie de Johannes Brahms prolonge la tradition orchestrale outre-Rhin depuis Beethoven. Mais Brahms apporte en plus de la concision du plan et de la cohérence de la structure, une tension favorable aux conflits internes et une orchestration immédiatement repérable (il faut connaître outre

ses Symphonies, les Concertos remarquables qu'il a également composé : le Concerto pour violon est contemporain de la Symphonie n°2, soit 1877 ; le deuxième Concerto pour piano, de loin le plus sublime opus concertant jamais écrit alors depuis Beethoven, précède en 1881, ses 3ème et 4ème Symphonies, datées 1883-1885). Parfois trop épais, jouant plus sur la densité et pas assez sur l'opulence souple et articulée, beaucoup de chefs ont fini par « grossir » le trait brahmsien, lui ôtant toute transparence au profit d'un tragique grandiose, lourd et grandiloquent. Or le champion et adversaire de Wagner à Vienne, a gagné ses galons et sa légitime notoriété en s'inscrivant tel un » classique » contre les modernes de son temps.

Brahms : les Symphonies de Brahms, un cycle réalisé sur 9 ans (1876-1885) par Jean-François Zygel (Les clefs de l'orchestre). France 2, mardi 12 août 2014, 00h25. Les Nuits d'été.



France 2 diffuse toute la nuit ses programmes de musique classique :
à 2h20 : La boîte à musique, rediffusion, saison 2011, les meilleurs moments…),
à 4h15 : Roméo et Juliette de Prokofiev, Les clefs de l'orchestre par Jean-François Zygel (2012). Pour illustrer les explications de JF Zygel, le Philharmonique de Radio France joue des extraits du ballet cré en 1935.